

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 41 (2014)
Heft: 2

Artikel: L'homme qui parle aux montagnes
Autor: Geisser, Remo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-911813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'homme qui parle aux montagnes

Il est très populaire et suscite aujourd'hui l'admiration. En effet, le champion olympique suisse Bernhard Russi est devenu une légende et a rejoint l'élite mondiale sur le podium, même plus de 40 ans après sa victoire à Sapporo – désormais en qualité d'architecte de pistes de descente.

Par Remo Geisser



Remise des prix aux Jeux olympiques d'hiver de 1972 à Sapporo. Bernhard Russi avait remporté l'or, le Suisse Roland Collombin (à gauche) l'argent, et l'Autrichien Heinrich Messner le bronze

Les spécialistes de la descente sont les héros des sports d'hiver. Perchés sur leurs skis, ils se lancent sur la neige et la glace à des vitesses auxquelles un automobiliste s'exposerait à de fortes amendes sur les autoroutes suisses. Il y a plus de 40 ans, Bernhard Russi était l'un d'eux, devenant champion du monde en 1970 et champion olympique en 1972. Esthétique et audace le caractérisaient sur les pistes. Personne ne volait dans les airs avec autant d'élégance ou ne négociait un virage aussi bien que lui.

Aujourd'hui, il dessine des parcours qui permettent aux meilleurs descendeurs mondiaux de passer à la postérité. Notamment à l'occasion des Jeux olympiques de Sotchi, où tout a commencé au printemps 2006, un jour de tempête. Un hélicoptère, avec 20 passagers à son bord, survole le sommet du Rosa Peak, à plus de 2300 mètres d'altitude. Le vent se déchaîne, l'appareil est secoué. On atterrit ici? «Niet», répond le pilote. Mais Bernhard Russi était particulièrement excité à l'idée de fouler pour la première fois la montagne qui allait accueillir les pistes olympiques en 2014. Et il n'était pas

question de l'en dissuader. Il sort, affrontant la tempête, grimpe sur le treuil, descend un peu, suspendu. Puis il saute! Il se retrouve alors sur un petit lopin de prairie, fait des signes, appelle, jusqu'à ce que finalement, deux guides de montagne s'arment de courage et osent descendre à leur tour. L'hélicoptère change de cap. Trois hommes s'attellent à explorer la montagne, avec pour tout équipement une boussole, une lampe de poche, une petite bouteille d'eau et des téléphones mobiles... dépourvus de réception réseau, comme ils s'en rendront compte plus tard.

Depuis 1983, Bernhard Russi est architecte de pistes de descente. Marc Hodler, l'ancien président de la Fédération internationale de ski (FIS), lui a téléphoné un jour pour lui dire que les Canadiens n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la montagne à sélectionner pour la candidature de ski alpin, lors des Jeux de 1988. Pourquoi avoir choisi Russi? Dessinateur expérimenté dans le bâtiment, il avait déjà, en son temps, abordé la question des pistes d'un point de vue critique, en tant que descendeur. Dans les années 80, la tendance consistait à construire

des parcours simples et bien nivelés, considérés comme étant plus sûrs. Bernhard Russi critiquait cette tendance. Aujourd'hui encore, il estime que la sécurité est assurée au maximum quand les skieurs restent toujours actifs et qu'ils doivent par exemple réagir devant des aspérités du terrain.

Lorsque Russi s'est rendu à Calgary, le choix s'était déjà porté sur le Mount Allen. L'ancien champion olympique a convaincu les organisateurs de «viabiliser» aussi le sommet escarpé de la montagne et de configurer la portion plate en vallée, de façon à la rendre plus attrayante, en y déplaçant de la terre. C'est ainsi que la première piste olympique de Bernhard Russi a vu le jour. Depuis lors, il a conçu l'ensemble des descentes pour les Jeux olympiques d'hiver.

Subaru plutôt que Jaguar

Toutefois, Bernhard Russi n'œuvre pas uniquement comme architecte de pistes de descente; il possède plusieurs cordes à son arc. La star suisse du sport est toujours restée, à 65 ans, la plus populaire et celle qui a connu le succès pu-

blicitaire le plus durable. Vers la fin de sa carrière, il a commencé à organiser sa médiatisation. Dans cette démarche, il a recherché dès le départ des partenaires qu'il estimait être crédibles. Il a signé avec eux des contrats sur le long terme. Naguère, il aurait pu emprunter des virages avec une Jaguar pour des spots publicitaires. Il a cependant considéré que ce genre d'automobile ne correspondait pas à un montagnard d'Andermatt. Il s'est décidé pour la marque Subaru, qui, à l'époque, faisait encore sourire et passait pour la Porsche du paysan. Celle-ci a gagné sa réputation notamment grâce à Russi, et il lui est resté fidèle jusqu'à aujourd'hui, comme à pratiquement tous ses autres partenaires. Ils ne sont d'ailleurs pas très nombreux, car il a toujours veillé à ne pas être omniprésent dans la publicité. Il est pourtant clair qu'au fil des années, lorsqu'il a eu besoin de porter des lunettes, on a pu le voir souriant sur des affiches publicitaires, portant des montures de la marque Visilab, une chaîne de magasins d'optique.

L'Uranais accomplit aussi un travail hors pair auprès des médias. Pour cela, il a dû réussir un grand écart risqué: Bernhard Russi tient le rôle d'animateur à la télévision suisse et est chroniqueur pour le tabloïd «Blick». Il a également été célébré par ces médias comme une star et est toujours un interviewé populaire. Il répond à toutes les questions avec brio et c'est toujours lui qui fixe les limites. Alors qu'il y a plus d'un an, un journaliste lui demandait l'autorisation de publier 30 lignes originales en discours direct au sujet des différends de l'époque avec la Fédération suisse de ski, Bernhard Russi a décliné, arguant: «Il s'agirait d'une chronique déguisée et je suis chroniqueur d'un seul média.» Il ne s'opposait toutefois pas à ce que son opinion soit publiée, mais sous forme de discours indirect, avec deux ou trois citations significatives. Si bien que pour finir, cette situation a satisfait tout le monde.

Un consensus n'est pas le seul but

Si l'on demande à Russi comment ses pistes se construisent, il répond: «Je parle à la montagne.» Il veut dire qu'il essaie de ressentir ce que le terrain peut donner, quel tracé garantira le meilleur spectacle. Dans cette approche, il examine dans un premier temps les cartes géographiques. Ensuite, il se fait déposer par hélicoptère sur la cime. Comme à Sotchi. Les trois hommes qui, en 2006, ont osé descendre de l'hélicoptère, se sont frayé avec peine un chemin pour redescendre. Bernhard Russi a donc cherché, à travers la forêt, les rochers et



les broussailles, une voie susceptible d'être transformée en descente. Il accrochait sans cesse des rubans de couleur sur les arbres pour baliser d'éventuels tracés que les arpenteurs retranscrivaient ensuite sur des cartes et que Bernhard Russi corrigeait et affinaient, jusqu'à être certain d'avoir déchiffré ce que la montagne lui avait raconté. L'aventure a vraiment commencé lorsque les trois hommes eurent atteint la zone de la future ligne d'arrivée. En l'absence de tout réseau téléphonique, il s'est révélé impossible pour eux de faire approcher l'hélicoptère pour les récupérer. La petite troupe a dû se frayer un chemin pour redescendre dans la vallée. À 3 h du matin et après avoir passé 18 heures dans le Rosa Peak sauvage, ils étaient enfin de retour à leur hôtel.

Et c'est ainsi que tout a commencé. Bernhard Russi s'est rendu une bonne dizaine de fois dans la région de Sotchi avant de voir la descente olympique de 2014 terminée. «J'ai des dispositions dictatoriales», déclare-t-il. En montagne, toutes les objections des organisateurs ou des spécialistes des travaux restent vaines. L'architecte des pistes a en tête l'endroit où les portes seront plantées, la longueur des sauts, là où passer entre deux rochers et où franchir une arête. Dans l'idéal, le terrain est si varié que la pelleuse doit à peine intervenir pour le modifier.

Cependant, ce que la montagne permet de réaliser ne représente qu'une partie de la mission. L'architecte de pistes de descente doit également se conformer aux souhaits du directeur de course de la FIS et aux exigences imposées par le règlement, sur lesquelles il peut bien sûr influencer en tant que membre du comité exécutif alpin au sein de la FIS, où il occupe un poste important. Son opinion et ce qu'il a réalisé dans le domaine de la montagne ont mar-

qué considérablement la discipline sportive de la descente au cours des dernières années. Les descentes modernes intègrent des sauts, des difficultés techniques et des passages clés. Le temps des «autoroutes» est révolu depuis longtemps. «Ma philosophie s'est imposée», indique Russi.

Les virages serrés de Val d'Isère

Cependant, l'architecte de pistes de descente n'avait pas prévu le changement le plus marquant. Lorsqu'il s'est agi de construire la piste de descente pour les Jeux d'hiver de 1992, Jean-Claude Killy, la légende française du ski, est monté à Val d'Isère par le funiculaire en compagnie de Bernhard Russi, au flanc d'une montagne incroyablement abrupte. Jean-Claude Killy a alors déclaré: «Je veux ériger ici un monument dédié aux descendeurs.» Ayant entendu parler des projets du Français, des spécialistes ont rétorqué: «Mais c'est impossible!» Toutefois, Bernhard Russi a commencé à parler à la montagne. Le terrain sur la face de Belvarde se présentait de façon si abrupte qu'il fallait aménager de nombreux virages serrés.

L'industrie du ski a réagi à cette révolution de la discipline de descente en fabriquant des skis plus courts et taillés. «À partir de ce moment, il est devenu évident que le ski de course moderne serait un carving», explique Bernhard Russi. Ce développement a apporté beaucoup à la course sportive, mais également aux skieurs amateurs, car les skis courts sont beaucoup plus faciles à contrôler. Revers de la médaille cependant: les spécialistes des virages allaient toujours plus vite et la puissance ne devenait presque plus gérable. Cela s'est traduit par de graves blessures des genoux. Finalement, la FIS a dû adapter le règlement.

Bernhard Russi sur la descente de Sotchi au niveau du «Bear's brow»

Bernhard Russi, ambassadeur de Visilab, avec Lolita Morena, miss Suisse 1982 (à g.) et Xenia Tchoumitcheva, mannequin suisse, économiste et entrepreneuse



Mais Bernhard Russi envisage encore davantage de possibilités. Il est d'avis que des virages trop nombreux se présentent de telle façon qu'il est possible de les aborder sur la carre des skis, raison pour laquelle le rythme ne s'en trouve pas réellement ralenti. C'est pourquoi il est partisan de différencier les sections sur lesquelles on glisse, et qui permettent de skier tout schuss, et les passages techniques, avant lesquels il entend réduire la vitesse avec un virage très serré. Pour ce genre de question, Russi continue toujours à connaître quelques frictions avec les directeurs de course et les traçeurs qui décident au final si les passages de sauts doivent être nivelés avant la course ou s'il faut déplacer les portes. «Je comprends les gens», dit-il, «ils sont confortablement allongés dans leur lit, la veille de la course, et se demandent quelle est l'ampleur du risque que courent les athlètes.»

Deux mois avant Sotchi, l'architecte de pistes de descente a déclaré: «Tout dépend des prochaines semaines. Si un accident grave se produit, ils aplaniront au maximum la piste du Rosa Peak.» Toutefois, aucune chute importante n'a marqué la saison et il a été donné au public de Sotchi d'assister à une descente spectaculaire. Des passages abrupts, des sauts à couper le souffle, des virages négociés à un train d'enfer. Plus tard, Bernhard Russi est apparu dans la zone d'arrivée, un large sourire aux lèvres. C'est exactement ce qu'il avait imaginé.

Quand les montagnes doivent pousser

Selon Bernhard Russi, Sotchi a été un travail facile car la montagne avait beaucoup à raconter. Mais ce n'est pas toujours le cas. En Corée, les essais les plus variés ont été tentés, avant que finalement Pyeongchang ne remporte le mar-

ché pour 2018. Les précédentes tentatives avaient toutes échoué en montagne, pour ce qui concerne la descente. Une fois, l'architecte de pistes a dû expliquer aux protagonistes qu'il manquait 150 mètres de dénivelé et que le terrain ne présentait vraiment pas d'intérêt. «Pas de problème!» ont répondu les Coréens: «Nous creuserons un trou de 150 mètres de profondeur et construirons une aire d'arrivée sur ses fondations.» Et le terrain difficile de se «laisser composer» à l'aide de pelleteuses. Au Québec, le même problème s'est posé à des organisateurs enthousiastes, qui ont tout simplement proposé de surélever la montagne de 150 mètres. Ces deux idées n'ont jamais vu le jour. Avant que Russi n'accepte une mission, la Fédération internationale de ski se penche sur l'aptitude d'un projet olympique. Sur ce point, tous deux sont d'accord: il ne sera pas accepté qu'une montagne soit surélevée artificiellement.

Le règlement n'est d'ailleurs pas très précis, il n'impose rien de plus qu'une certaine différence de dénivelé. Et c'est ainsi que parfois, Bernhard Russi doit avoir recours à quelques astuces. Le terrain pour le championnat du monde de ski en 1989 à Vail, par exemple, était tout simplement inintéressant. L'architecte des pistes a alors proposé de faire construire sur la partie inférieure du parcours une sorte de piste de bobsleigh, qu'il a appelée le crotale. Cette idée lui est venue à 15 h au sommet de la montagne et, une fois redescendu en plaine, il a demandé à un bureau d'ingénieurs d'exécuter un modèle en plâtre. Il a bricolé des portes avec des cure-dents, et même des petits skieurs étaient représentés pour que les proportions soient encore plus criantes. À 20 h, il présentait son projet, qui a été accepté. Vail pouvait ainsi se venter d'une attraction qui ferait beaucoup parler d'elle et couler beaucoup d'encre. Cependant,

Bernhard Russi admet lui-même que la descente du championnat du monde n'avait malgré tout pas été vraiment spectaculaire.

Pourtant, dans ce type de sport, cet aspect revêt une grande importance. Lorsqu'il évoque l'avenir, l'architecte des pistes de descente imagine des sauts plus nombreux, des angles de vue plus impressionnants pour la télévision, qu'il a toujours en tête lors de la construction. Il mentionne des images de nouveaux types de sports comme le ski cross ou le slopestyle, où les athlètes peuvent s'envoler haut dans les airs. Cela marque les habitudes télévisuelles des téléspectateurs, assure Bernhard Russi. «Si nous ratons le coche, nous deviendrons tôt ou tard ennuyeux.» Il est d'ailleurs déjà en train d'esquisser la piste pour les Jeux d'hiver de 2018 en Corée. Et l'on peut se réjouir de voir comment il va y transformer certains aspects de ce qu'il a vu à Sotchi pour des disciplines telles que le freestyle.

Pour Bernhard Russi, le parcours de Sotchi appartient déjà au passé et pour le ski alpin, la page est bel et bien tournée. La probabilité de disputer de nouveau une descente sur cette piste est très faible. Le calendrier est déjà bien rempli; par ailleurs, les Russes manquent de savoir-faire et montrent peu d'intérêt pour organiser des courses de Coupe du monde. La réutilisation de pistes olympiques reste une exception. De toutes les descentes que Bernhard Russi a conçues pour des Jeux d'hiver, seule celle de 1994 en Norvège est régulièrement empruntée en Coupe du monde. Jean-Claude Killy a dit un jour que Bernhard Russi était le Picasso des sports de glisse. Cependant, les œuvres d'art qu'il crée sont éphémères.

REMO GEISSER est journaliste sportif à la «NZZ am Sonntag»